

1

Il est très tôt, le soleil n'est pas encore levé et je ne dors pas. Allongée sur mon matelas de paille, j'écoute les battements de mon cœur.

Toudoum… Toudoum… Toudoum…

Trois mille quatre cent dix-sept jours qu'il bat comme cela. Sans jamais s'arrêter. Et ça, c'est une bonne nouvelle.

À quelques pas de moi, Maswala dort encore. Je me réveille toujours un peu avant elle.

Il paraît qu'ailleurs, en Europe ou en Amérique, les gens habitent de grandes maisons pleines de pièces. Je ne sais pas si c'est vrai mais ce qui est sûr, c'est qu'il n'y a rien de ça chez nous. Comme toutes celles du village, notre *keja*

n'a qu'une seule pièce qui sert à la fois de cuisine, de chambre et d'abri contre le soleil, le vent ou la pluie, ça dépend. C'est là que nous vivons tous les quatre : les parents qui dorment derrière le grand rideau, grand-mère Thabang dont la maison s'est écroulée à la dernière saison des pluies, et moi.

Quand je dis quatre, je triche un peu. La vérité, c'est que Pa'Jabari, mon père, travaille à des milliers de kilomètres d'ici, sur des chantiers tellement immenses qu'ils n'en finissent jamais. Voilà plus de deux ans qu'il n'est pas revenu, mais, chaque mois, il envoie un peu d'argent et appelle Kathelo, l'épicier, le seul à avoir un téléphone dans le village. Il lui dit que tout va bien, qu'on ne doit pas s'inquiéter et qu'il rentrera bientôt. Et Kathelo vient nous répéter tout ça. Sauf que Pa'Jabari ne rentre jamais.

On est donc trois à vivre dans notre keja. Maswala, grand-mère Thabang et moi.

Enfin… Je ne compte pas onc'Benia, le frère de Maswala, un colosse un peu bizarre qui ne parle jamais mais se contente de rire et de chan-

tonner sans fin en gardant les brebis dans les collines. La plupart du temps, onc'Benia dort dehors, au milieu de ses bêtes, mais parfois, à la saison des pluies, ou quand le vent souffle trop fort, il vient dormir avec nous. Il se couche toujours au même endroit, juste devant la porte, pour rester tout près de ses brebis. Ou peut-être pour nous protéger. Sauf Maswala, grand-mère et moi, tout le monde ici l'appelle Zuzu, l'idiot. Mais onc'Benia n'est pas si *zuzu* que ça. Parfois je me dis qu'il comprend plein de trucs.



2

J'entrouvre les paupières, Maswala se lève.

Le rideau s'écarte, elle s'approche sans un bruit et s'accroupit à côté de moi. Comme chaque matin, je fais semblant de dormir. Elle se doute bien un peu que je joue la comédie, mais elle ne dit rien. Elle s'assure que je respire et, quand elle en est bien certaine, elle m'effleure la joue et remonte ma couverture. Moi, je ne bouge pas. J'adore ce moment. Celui où je me dis que je suis encore bien vivante.

Le vent du désert s'est levé cette nuit. Un vent si chaud qu'il tarit les sources et assoiffe les bêtes en soulevant de grands tourbillons de sable. Je l'entends gémir à travers les planches. Les

moutons bêlent à fendre l'âme et notre chien, Kimbaj, gronde comme un démon. Personne ici n'aime ce vent, ni les hommes, ni les animaux. Mais moi je le déteste encore plus que les autres. Les jours où il souffle, c'est à peine si je peux bouger tellement la poussière m'empêche de respirer. Je reste étendue, à haleter comme une bête à bout de forces pendant que grand-mère Thabang me tient la main en marmonnant sans fin des mots que je ne comprends pas.

Mais rien ne pourrait arrêter Maswala, pas même le vent.

– *Tutaonana*, Sisanda, murmure-t-elle. À tout à l'heure, Sisanda.

Elle entrouvre la porte, une rafale s'engouffre dans la pièce et, dans le demi-jour, je devine les longues jambes brunes de ma mère et la tache plus claire de son short. Elle se glisse dehors et s'éloigne en courant. Je ferme les yeux et je compte jusqu'à vingt avant de rouvrir la porte, juste à temps pour voir Maswala disparaître dans la grisaille du petit matin.

Parfois, je garde les yeux fermés et je l'ima-